

M. Jean se rassit et resta quelques instants encore au milieu du grand tumulte; il était blanc comme un linge et tremblait des pieds à la tête.

—Prenez un verre de vin, lui dis-je, en lui présentant un verre.

Alors il but et me dit :

—Merci, monsieur Florence.

M. Jacques passait déjà devant les fenêtres, sur son traîneau, il retournait aux Chaumes; M. Picot, qui l'avait reconduit, rentrait dans la salle, tout consterné, et les amis baissaient la tête sans rien dire; mais les mangeurs et les brailards, tout en célébrant la réconciliation des deux frères, n'en perdaient pas un coup de dent; je n'ai jamais vu manger comme à cet enterrement. On voyait bien que plusieurs de ces abominables gueux auraient souhaité voir mourir un de leurs soi-disant amis ou connaissances tous les quinze jours, pour recommencer la fête.

Enfin, quand on ne peut pas changer les choses, il vaut mieux se taire.

Un quart d'heure environ après le départ de M. Jacques, M. Jean me fit signe; nous sortîmes à notre tour.

Il attela lui-même les chevaux, et tout étant en ordre, nous reprîmes le chemin du village, où nous rentrâmes sur les six heures, sans nous être dit un mot de ce qui venait de se passer.

VIII

Le lendemain, les frères Rantzau ne s'aimaient ni plus ni moins qu'avant; mais comme leurs affaires ne me regardaient pas, je m'occupai tranquillement des miennes.

On eut encore beaucoup à souffrir du froid jusqu'à la fin de mars; enfin ce rude hiver finit comme les autres: après les grandes gelées arrivèrent à la fonte des neiges les grandes inondations de la vallée et les balayages de la rue; les soieries et les moulins se remirent à marcher; et puis un beau matin, on entendit la première alouette gazouiller dans le ciel encore pâle sa douce chanson, qui vous fait lever les yeux et penser:

—Voilà le printemps revenu!... Les haies vont refleurir. Dans quinze jours ou trois semaines, les enfants conduiront les chèvres à la pâture; ils feront des entailles aux bouleaux, pour boire la sève nouvelle: et les jeunes filles, le corsage entouré de rameaux verts, iront encore une fois de maison en maison, chanter en dansant le vieux cantique du *Tri mâso*:

*Tri mâso,
So lo mâ, et lo tri mâ
So lo tri mâ so!*

Pas un montagnard qui ne se figure ces choses d'avance, et qui ne dise le soir, en rentrant, les épaules courbées sous sa petite porte: "Aujourd'hui, j'ai entendu chanter la première alouette!" Comme on dit en ville: "J'ai vu la première hirondelle."

Mars, avril et mai sont encore bien durs à passer, car alors les pommes de terre, le grain et le fourrage étant presque épuisés, il faut attendre longtemps les nouvelles récoltes; mais c'est égale, on n'a plus froid, et la gaieté vous revient avant l'abondance.

Or, tandis que les choses marchaient ainsi, comme elles

marcheront encore des centaines et des milliers d'années, lorsque nous n'y serons plus, des bruits nouveaux commenceront à courir le pays.

D'abord ce fut une grande histoire touchant le dey d'Alger, qui, depuis longtemps, arrêtait les voyageurs en mer et les faisait vendre comme esclaves sur les marchés. Ces bruits se répandirent, et l'on apprit aussi que le malheureux avait frappé notre ambassadeur au visage, avec son évantail; c'était un affront pour la France!

Martin, le savoyard, en passant aux Chaumes, vendit des quantités d'images d'Épinal, représentant le dey Musien, son marché d'esclaves, et ses femmes assises à terre, les jambes croisées comme nos tailleurs, et jouant de la guitare.

Puis, tout à coup on apprit que notre flotte était partie, pour réclamer les chrétiens que le bandit retenait au bagne. Ce fut une grande joie! Chaque soir, à la mairie, après avoir transcrit mes actes de l'état civil, je lisais les nouvelles dans le *Moniteur de la Meurthe*. J'avais à l'école une carte d'Afrique, et je montrais à mes élèves l'endroit où nichaient les pirates, me figurant nos soldats et nos matelots en pleine mer.

Nous faisions des vœux, comme tout le monde, pour le succès des armées du roi. J'avais même de mon propre chef ordonné la prière matin et soir pour nos soldats, dont plusieurs étaient du village.

J'expliquai aux enfants que c'était notre devoir de réclamer la justice et de secourir les malheureux; ils le comprirent très-bien; c'est naturel à l'homme d'aimer la justice.

Malheureusement il arriva des coups de vent et d'autres retards qui nous inquiétèrent beaucoup; puis on fit le débarquement, et l'on se mit à bombarder—non pas la ville, comme ont fait les Allemands en pays chrétiens!—mais les forts d'Alger. Les barbares se défendaient bien; ils coupaient la tête de nos soldats blessés; l'indignation augmentait de jour en jour. Nous avions encore aux Chaumes Nicolas Guette, dit l'Égyptien, un vieux soldat qui se plaisait à parler des pyramides, des mosquées et de tout ce qu'il avait vu durant sa jeunesse. On allait chez lui se faire donner des explications sur la campagne; il mâchait du tabac et n'ignorait de rien. Sa baraque était toujours pleine de gens; ma femme elle-même allait l'entendre.

Cela traînait ainsi, quand, au commencement de juillet, le *Moniteur* annonça que le fort de l'Empereur avait sauté; que les Arabes s'étaient sauvés par une porte de derrière, du côté des montagnes, et que le dey d'Alger était pris, avec ses femmes, ses nègres, son bain et sa ménagerie. La nouvelle s'en répandit du jour au lendemain, on criait partout:

—Vive le roi!

Triboulet, le percepteur, passa sur son char à bœufs, disant qu'il fallait dissoudre la Chambre et faire de nouvelles élections. Il avait le mandement de Mgr Forbin-Janson, notre évêque, ordonnant des actions de grâce dans toutes les églises du diocèse, pour célébrer la victoire de notre sainte religion sur les infidèles.

On annonçait aussi de nouvelles missions dans les départements de l'Est, pour convertir les luthériens et les juifs, chose qui me parut bien étonnante, puisqu'ils ne nous faisaient pas la guerre, étant de notre propre pays.

Ces vieux souvenirs sont encore présents à ma mémoire; je